
M

OBSERVATIONS

ET

EXPÉRIENCES

Sur la maladie épizootique des chats, qui règne depuis quelques années en France, en Allemagne, en Italie et en Angleterre. Par le docteur Buniva, *professeur de médecine dans l'université de Turin.*

Lues à la Société de Médecine de Paris, le 27 frimaire an VIII.

§. Ier. *Les épizooties en général, et celle-ci en particulier, demandent l'attention des médecins ; elles intéressent bien directement l'espèce humaine.*

L'espèce humaine, sous le rapport de la santé, tient de bien près à la classe des animaux domestiques : souvent les maladies épidémiques sont ou deviennent communes entr'elles. L'Ecole de Médecine de Montpellier a remarqué que l'épizootie des chevaux de 1732 précéda d'une année une épidémie analogue, ob-



servée par les médecins d'Edimbourg, au rapport de Saillant. Elle observa encore, d'après le professeur Huzard, qu'en 1776 et 1777, une affection catharrale passa successivement des hommes aux chevaux, aux chiens, aux chats et aux bœufs (1). Cette affection se présenta cependant, dans chaque espèce, avec des caractères distincts. Nous ne négligerons point ici de faire mention de l'observation intéressante du docteur Rush, qui rapporte, qu'après une semblable épizootie des chats à Philadelphie, les hommes furent attaqués d'une maladie analogue; elle étoit du genre des fièvres nerveuses. Remarquons, de plus, que, des quatre-vingt-douze épizooties dont parle l'histoire ou que les médecins ont observées, vingt-une ont été communes aux hommes et aux animaux; et que, de vingt qui ont ravagé la malheureuse Italie, et particulièrement la Sicile, huit ont attaqué à-la-fois et les hommes et les bêtes. Il me paroît inutile de rapporter un plus grand nombre de faits historiques pour établir la nécessité où est le médecin, d'observer avec

(1) J'ai tiré les renseignemens qui regardent l'Ecole de Médecine de Montpellier, d'un manuscrit qui m'a été communiqué par l'Ecole vétérinaire de Lyon.



la plus scrupuleuse attention toutes les épizooties, et en particulier celle-ci (1).

Mon goût pour l'étude de la médecine comparée, m'a engagé à donner quelques momens à cet objet important. Mes observations et mes expériences faites à Turin m'ont présenté des résultats que je n'offrirois point à la Société, s'ils avoient été précédés par quelques mémoires publiés en France sur cet objet. Et je n'ai d'autre dessein, par cet essai incomplet, que de fixer l'attention des physiciens placés dans des circonstances plus favorables que celles dans lesquelles je me trouve aujourd'hui. Je ne doute pas que beaucoup ne soient bientôt à même de donner au public des observations plus nombreuses que les miennes et plus liées entr'elles.

---

(1) Il résulte des observations recueillies par le professeur *Huzard*, que cette maladie a été observée dans le département de la Seine-Inférieure par le citoyen *Coquet*, artiste vétérinaire; qu'elle a régné aussi à Bordeaux, à Strasbourg, dans d'autres parties de la France, et dans d'autres états de l'Europe.

§. II. *Les chats ont été quelquefois sujets à des maladies épizootiques aiguës ou chroniques, aussi fâcheuses que celles qui, depuis quelques années, portent leur destruction dans différentes parties de l'Europe.*

Au tems où vivoit le fameux Laurent Joubert (en 1578), une maladie pestilentielle fit périr presque tous les chats de la ville de Paris. Cet animal est aussi sujet à un genre de maladies épizootiques de nature chronique. Un vétérinaire assure même que le chat est quelquefois sujet à une maladie semblable à la morve des chevaux, des mulets, etc. Il atteste que, dans les hivers de 1782, de 1783 et de 1784, une maladie de cette espèce détruisit tous les chats à Chartres et dans les environs. On voit quelquefois dans une ville tous les chats attaqués d'hydropisie.

On a vu des gales épizootiques, dans différens pays, détruire presque toute la race de ces animaux. Dans la Westphalie, par exemple, cette gale dura deux ans, et les fit périr presque tous, dans une étendue de plusieurs lieues (1). L'éruption occupoit toute la

(1) Voyez la description de cette maladie dans les *Ephémérides des Curieux de la Nature*, Ire. décade, 1672, observ. 140.

tête, et particulièrement les oreilles, et se bornoit ordinairement au col. On voyoit sur les yeux une sorte de maille qui, les premiers jours, ne les privoit cependant pas de la vue, l'œil suppuroit ensuite. Cette maladie, qui passoit avec la plus grande rapidité des chats d'une maison à ceux de la maison voisine, étoit extrêmement meurtrière.

§. III. *L'épizootie régnante demande non-seulement l'attention des médecins, mais encore celle des gouvernemens.*

Muratori rapporte qu'à Padoue, en 1630, après une épizootie qui détruisit presque tous les chats, cette ville et ses environs furent excessivement inquiétés par une quantité prodigieuse de rats. Et l'on peut juger facilement que si les rats sont déjà incommodes dans les habitations des villes, ils doivent l'être bien plus encore dans celles des campagnes, comme les fermes, par exemple, où se trouvent entassées les productions les plus nécessaires à la vie.

§. IV. *Exposition des symptômes de la maladie.*

Le citoyen Dumas, professeur de médecine à Montpellier, a dit fort bien, que les

principaux symptômes de la maladie sont la tristesse, le dégoût, la foiblesse, la roideur des membres, l'assoupissement, les bâillemens répétés, l'altération de la voix, le tremblement de la tête et des extrémités. Nous observerons que, dans la succession et la manière d'être des symptômes, il y a des différences multipliées. Voici le résultat de nos observations à cet égard. Peu de jours après que l'animal a reçu le principe contagieux, il paroît dans un état de mal-aise; il perd de sa vivacité, de son adresse; il n'est plus patelin; il n'a plus ses graces, ni sa fierté. A proportion que le mal augmente, il devient poltron, mélancholique, inquiet, foible; il s'éloigne ordinairement de son maître, en se traînant avec lenteur et difficulté; il se fourre dans les endroits les plus cachés de la maison; il ne mange et ne boit plus comme de coutume. Ses griffes sont moins mobiles et moins réactives. La *valeriana*, le *marum* et la *nepeta cataria* ne l'excitent plus. Bientôt la foiblesse et la stupidité augmentent; l'animal devient soporeux. A peine peut-il alors se tenir sur ses pattes; la queue est tombante, la tête penchée, le col semble comme prolongé; les oreilles deviennent flasques et froides; l'œil est petit, enfoncé,

larmoyant ; la pupille se rétrécit ; la langue est aride ; elle se couvre d'un mucus jaunâtre ; de la bouche coule une bave écumeuse, d'un blanc tirant sur le verd. Dans le commencement de la maladie il y a rarement des selles ; la respiration est gênée et fort courte, le pouls petit, vîte et fréquent, la chaleur de la peau mordicante. L'animal devient insensible à la voix de ceux qui le soignent. Le ventre se météorise. Il y a des agitations fréquentes, des convulsions violentes. Un froid universel succède ; le malade fait pour vomir d'inutiles efforts. Cependant le citoyen Tuffet, au mois de germinal an 7, a observé, dans la prison de Stapleton, près Bristol, en Angleterre, que de vingt chats, qui étoient dans cette prison et dont huit périrent de cette maladie, deux, observés plus particulièrement, rendirent par des vomissemens difficiles et répétés, une matière fétide et jaunâtre. Le corps de ces animaux, à mesure qu'ils approchoient de la mort, prenoit aussi une teinte jaunâtre plus intense. Enfin, c'est après cette succession de symptômes décrits plus haut, que les chats attaqués de l'épizootie périssent ; ce qui arrive pour l'ordinaire au quatrième ou au cinquième jour de la maladie.

§. V. *Remarques sur quelques phénomènes particuliers.*

Quelquefois ils rendent par la bouche des ascarides lombricoïdes. On voit aussi quelquefois dès le commencement de la maladie des ascarides vermiculaires sortir par l'anus; mais ce cas est fort rare (1). Une remarque qui nous est personnelle, c'est que, dès le second jour de la maladie, il est très-difficile de tirer de ces animaux des étincelles électriques, par des frictions sur le dos (2). Il se fait ordinairement un écoulement par le nez; mais ce symptôme n'est pas constant. Les femelles attaquées de la contagion n'entrent plus en chaleur. Le râlement cesse pour l'ordinaire. La prunelle reste dilatée dans quelques-uns pendant toute la maladie. On sait que le chat, qui tombe de très-haut, tombe ordinairement sur ses pattes : phénomène dont le fameux Pa-

---

(1) J'ai observé, dans mes dissertations sur les maladies vermineuses, imprimées à Turin, que les vermiculaires sortoient de l'anus, dans les hommes, dès le commencement des maladies aiguës.

(2) Il seroit à desirer que le professeur Vassali, mon ami, mon collègue et mon collaborateur, si célèbre par ses expériences sur l'électricité, voulût s'occuper de trouver l'explication de ce phénomène intéressant.

rent a presque donné l'explication. Deux chats malades, que je jettai du troisième étage, à Turin, tombèrent, l'un sur le dos, l'autre sur le côté. Le premier mourut sur-le-champ par l'effet de la percussion; le second vécut encore deux heures. Quelqu'un qui mangea de la chair d'un chat affecté de la même maladie, la trouva fade et nauséabonde; la peau que nous en fîmes apprêter, étoit foible et se déchiroit aisément.

§. VI. *Altérations aperçues dans les cadavres.*

L'ouverture des cadavres nous a laissé voir des taches gangreneuses sur tous les viscères, mais particulièrement dans l'estomac et les intestins. Nous avons trouvé, fort rarement à la vérité, des ascarides lombricoïdes dans le canal alimentaire, et un *tœnia*, dont la forme approchoit beaucoup de celle du *tœnia canina* de Linné. Les narines, la bouche, l'œsophage, la trachée-artère, les poumons, ainsi que les intestins, étoient souvent remplis d'une matière séroso-muqueuse, quelquefois jaune, quelquefois sanguinolente; je ne parlerai point de beaucoup d'autres altérations que j'ai trouvées dans les cadavres que j'ai

ouverts. Le foie, la tête doivent être observés avec attention (1).

§. VII. *Opinion de l'Ecole de Montpellier sur le caractère de cette maladie.*

L'illustre école de Montpellier, invitée par l'administration centrale du département de l'Hérault, à faire des recherches sur cette espèce de maladie, afin de s'assurer des moyens de la prévenir ou de la dissiper, si elle se communiquoit à des classes d'animaux plus précieux; d'après l'examen attentif des maux que les chats éprouvent lorsqu'ils sont malades, des accidens qui déterminent leur mort, et de l'état dans lequel les cadavres de ces animaux se présentent, répondit qu'il lui paroissoit que la maladie, dont ils étoient frappés, portoit le caractère de l'épidémie catharrale et muqueuse à laquelle les hommes et les bestiaux sont, depuis quelque tems, sujets.

Cette école pense encore, que cette maladie a pu prendre dans l'espèce du *chat* une intensité qui la rend plus grave par des cir-

(1) Le professeur *Hallé* a trouvé un amas de matière purulente à la base du cerveau, près l'ethmoïde, et la vésicule du fiel très-distendue dans un chat dont il a fait l'ouverture.

constances particulières, sur lesquelles elle ne veut point se permettre de conjectures. Elle se borne à opiner que la cause générale de la maladie, dans cette espèce, comme dans les autres, dépend de l'amas d'une matière muqueuse fixée sur les viscères, et spécialement sur les organes digestifs ; et que, considérée dans son invasion et dans ses progrès, elle a tous les caractères d'une affection catharrale.

§. VIII. *Opinion des fauteurs de la pathologie animée.*

Les partisans de la pathologie animée prétendent que cette épizootie, comme toutes les autres analogues, dans les animaux domestiques et dans l'homme, sont dues à des animalcules infiniment petits. Le citoyen Vassali, mon savant collègue et moi, fîmes des expériences et des observations relatives à cet objet. Leur résultat, communiqué à la Société Philomatique, semble détruire ce systême.

§. IX. *Opinion des iatroxigénistes.*

Il en est d'autres qui, empressés d'adopter toutes les doctrines modernes, suivent l'opi-

nion du docteur Samuel Latham Mitchill (1). Il a prétendu prouver que le miasme de la contagion est produit par le gaz oxide d'azote (air nitreux déphlogistiqué de Priestley ou septon du docteur Mitchill), contenu en quantité dans l'atmosphère, dans les endroits où règnent les maladies contagieuses. Nous leur observerons seulement, que nous eûmes occasion, dans le laboratoire de notre chimiste Joubert, d'être affectés par des émanations azotiques oxigénées à différens degrés, et que les résultats ne sont en rien conformes aux prétentions du docteur Mitchill. Nous nous sommes assurés que l'atmosphère n'est point le véhicule du principe de la contagion des bêtes à cornes, et que le contact immédiat étoit absolument nécessaire pour la propagation de la maladie (2). Nous nous sommes concertés avec le citoyen Vauquelin pour faire des expériences sur ce sujet, nous ne manquerons pas d'en communiquer les résultats à la Société.

---

(1) Professeur de chimie dans le collège de Colombia.

(2) L'on trouvera le résultat de ces expériences dans la seconde partie de mon mémoire sur la maladie épizootique des bêtes à cornes du Piémont, communiqué à la Société de Médecine.

§. X. *Doutes sur l'identité de cette maladie, avec celle qui porte maintenant ses ravages parmi les bêtes à cornes.*

Notre épizootie si destructive régnoit en Piémont en même tems qu'une maladie pestilentielle se faisoit sentir parmi les bêtes à cornes. Les mémoires qui ont été publiés sur cette dernière maladie, rassurèrent en quelque sorte le public, qui étoit disposé à croire que le principe de la contagion passoit du bœuf à d'autres espèces d'animaux domestiques, et à l'homme même. Notre opinion étoit fondée sur des expériences assez concluantes que nous avions communiquées à la Société d'Agriculture de Turin. Le secrétaire de cette Société en rendit public le résultat, dans une belle préface au calendrier d'Agriculture pour l'année 1797. Il restoit cependant encore quelques doutes sur cet article. Ils paroissoient appuyés par les considérations que j'ai exposées aux §. I et VII. Le docteur Finazzi pour qui nous avons la plus grande estime, à la page 3 de son *Historia e cura della febbre pestilenziale delle bovine*, rapporte un cas qui tend à confirmer l'identité des deux épizooties. Vers le milieu de janvier 1796, un de ses amis avoit exposé à l'air

quelques peaux de bêtes à cornes mortes tout récemment de l'épizootie. Deux chats furent vus par ses domestiques mangeant des morceaux de chair qui étoient restés attachés à ces peaux. Quelques heures après, un des chats éprouva des convulsions violentes; il périt le même jour, après avoir poussé des hurlemens affreux. Le lendemain on trouva par la dissection le tissu cellulaire subcutané fort distendu dans plusieurs endroits par une effusion de sérosité; les viscères du bas-ventre présentoient des taches gangreneuses. L'autre chat éprouva les mêmes accidens; mais il ne mourut pas, peut-être parce qu'il fut pris peu de tems après par un grand vomissement. Il souffrit cependant beaucoup, et devint si exténué, qu'il étoit presque dans un état de consomption. Beaucoup d'autres chats (assure le docteur Finazzi), éprouvèrent les mêmes accidens, dans des circonstances semblables. Comme ces observations nous parurent insuffisantes pour lever tous les doutes, nous prîmes le parti d'en faire d'autres, dont voici le résultat.

§. XI. *Expériences tendantes à prouver qu'il n'y a point identité entre la maladie épizootique des chats, et celle des bêtes à cornes.*

Première expérience. J'enfonçai dans une ouverture, faite au fanon d'un veau destiné à la boucherie, un morceau de toile imbibée du sang, de la bave et de la morve d'un chat infecté. La toile resta ainsi cinq jours. Le veau, à l'époque de l'inoculation, avoit cent deux jours. Il en resta encore vingt-deux dans l'étable du boucher, sans donner le moindre indice de l'infection.

IIe. Exp. Deux poules mangeoient de tems en tems le reste des soupes que je donnois à une chatte infectée, qui, au lieu de manger beaucoup, répandoit sur sa soupe de la bave et de la morve. Avant mon départ de Turin, les poules vivoient encore ; elles étoient bien portantes et pondoient fort bien.

IIIe. Exp. J'ai plongé dans la morve contagieuse d'un chat la lame d'une lancette. Le chat étoit au cinquième jour de la maladie. Je perçai ensuite, avec cette lancette, les tégumens du dos d'un chat sain que j'avois fait venir à Turin d'une campagne où la maladie des chats ne régnoit pas. Aussitôt qu'il se

sentit blessé par la lancette, il s'agita avec violence; il s'enfuit ensuite et retourna à la campagne à une lieue et demie de Turin. Ce chat n'a pas été malade.

IVe. Exp. Peu de jours après cette inoculation, si toutefois elle a eu lieu, un soldat m'apporta un chat très-sain. Je le renfermai dans deux chambres, et lui donnai à manger. Il n'avoit pas six mois. Je l'inoculai plus facilement que celui qui fait le sujet de l'expérience précédente, il mourut au bout de trois jours. Dix-huit heures avant sa mort, cet animal rendoit de la morve et de la bave, qui indiquoient assez qu'il étoit affecté de la contagion.

Ve. Exp. Même expérience sur une petite chatte pleine. Le résultat fut le même.

VIe. Exp. Un prêtre de Turin, mon ami, répéta des expériences semblables à la quatrième et à la cinquième, et se convainquit de la communicabilité de cette maladie aux individus de la même espèce.

§. XII. *Inductions tirées des expériences ci-dessus.*

La troisième expérience prouve, dans son résultat, que les inoculations méritent la plus scrupuleuse attention.

La première permet de conjecturer que la

nature de la contagion chez les chats, est bien différente de celle qui porte la destruction parmi les bêtes à cornes.

La deuxième démontre, en quelque sorte, que les gallinacées ont peu à craindre de la peste des chats que nous considérons ici. Pour décider la question d'une manière positive, il faudroit faire sur ces volatiles des inoculations que je n'ai point encore entreprises.

Comme les expériences faites pour démontrer l'identité ou la non-identité de l'épizootie qui règne parmi les chats et de celle qui porte ses ravages parmi les bêtes à cornes, ne me paroissoient pas encore assez concluantes, et qu'il n'en résultoit, à proprement parler, que de fortes probabilités contre l'identité, j'ai cru devoir avancer dans un journal de Turin, qu'afin de détruire tout-à-fait l'opinion du public favorable à l'identité, il falloit multiplier les expériences et leur donner la plus grande publicité. Ce fut en conséquence de cet avis, que plusieurs de mes élèves tentèrent des expériences, dont le résultat fut, que les chats peuvent communiquer la contagion aux bœufs sans que ceux-ci puissent la leur communiquer. Ils trouvèrent encore que les veaux ne sont

point susceptibles d'être affectés par la maladie des chats. Ils observèrent aussi que des personnes fort attachées à leurs chats ne contractèrent pas le moindre mal, quoiqu'elles les soignassent pendant toute leur maladie.

§. XIII. *Les chats sauvages ont vraisemblablement été attaqués de cette maladie.*

L'année passée, comme je parcourois les forêts qui sont voisines de la ménagerie de la vénerie nationale, je rencontrai les cadavres de deux chats sauvages morts tout récemment. Autant que je pus en juger par la bave attachée à leur gueule, par la morve qui sortoit de leur nez, ainsi que par les altérations que me présentèrent leurs viscères, je jugeai qu'ils avoient été victimes de la maladie qui détruisoit les chats domestiques. Ma conjecture acquit encore plus de probabilité, d'après ce que j'appris d'un chasseur que j'interrogeai sur ce sujet. Il m'assura que la mortalité étoit alors fort grande parmi les chats sauvages. La communication facile et fréquente des chats domestiques, particulièrement dans ces contrées, avec les chats sauvages, rend raison de ce phénomène. Il est en effet certain que la femelle sauvage ne refuse pas de s'accoupler avec un mâle do-

mestique et réciproquement ; de sorte que, quelquefois, nos chats, quoique bien apprivoisés, quittent nos maisons pour aller chercher les chats sauvages qui habitent les bois voisins.

§. XIV. *Observations de l'Ecole de Montpellier, relatives aux remèdes contre cette épizootie.*

L'Ecole de Montpellier a observé que ceux qui peuvent vomir une quantité suffisante de matière épaisse sont bientôt délivrés; que ceux qu'on a purgés en les nourrissant de plantes fraîches ont éprouvé le même avantage ; que le mercure, les substances amères, les boissons abondantes, les remèdes fortifians sont les moyens curatifs qui paroissent avoir le plus constamment réussi. La même école prescrit la privation absolue de viande; elle vante au contraire la nourriture tirée des plantes fraîches et aqueuses, ainsi que les moyens propres à déterminer le vomissement, tels que la dissolution de tartrite de potasse antimonié (tartre émétique). Elle vante encore le sel ammoniac et les sels mercuriels donnés à des doses convenables ; de même que des décoctions amères, la thériaque, le seton et les vésicatoires. Elle avertit en même tems qu'il faut employer ces divers moyens, suivant les tems de la maladie.

§. XV. *Observation du cit. Tuffet.*

Des huit chats §. IV qui moururent dans la prison de Stapleton, et dont deux périrent, après des vomissemens répétés d'une matière jaunâtre, sans avoir été provoqués par des émétiques; deux autres prirent, dans un état peu avancé de la maladie, le tartrite de potasse antimonié, à dose pour produire des vomissemens; ces derniers moururent en moins de vingt-quatre heures, et le citoyen Tuffet, qui avoit lui-même tenté ce remède, est d'avis que leur mort peut bien avoir été accélérée par son action.

§. XVI. *Méthode curative de quelques partisans de la méthode excitante.*

Quelques médecins Browniens ont exclusivement proposé la méthode excitante; ils ont en conséquence prescrit, dès le principe de la maladie, la *valériane*, le *marum*, la *nepeta cataria* et le vin, seul, ou avec les substances ci-dessus. Ils ont prescrit encore l'aloès, le suc d'ail dans des menstrues spiritueux, ainsi que d'autres substances de la classe des stimulans diffusibles, et toujours avec succès.

§. XVII. *Remèdes proposés par les sectateurs de Samuel Latham Mitchill.*

Ceux qui croyoient que le miasme contagieux n'étoit autre chose qu'un gaz d'origine animale, que le résultat de la combinaison de l'azote et de l'oxigène, prétendirent attaquer la cause plus directement. Car comme, suivant leur doctrine, la qualité vénéneuse de ce miasme dépend de la prépondérance de l'azote sur l'oxigène; ils imaginèrent qu'il ne falloit chercher qu'un moyen propre à neutraliser ce principe mortifère. La quantité d'oxigène contenue dans le vinaigre, la facilité avec laquelle il se décompose, sur-tout lorsqu'on le réduit en vapeurs, la facilité d'ailleurs avec laquelle on peut se le procurer furent autant de motifs qui les portèrent à lui donner la préférence sur les autres acides pour l'oxigénation du gaz épizootique.

§. XVIII. *Remarques, observations et expériences de l'auteur sur les remèdes employés contre cette épizootie.*

Je ne puis point parler d'une manière exacte de l'efficacité des remèdes dans cette maladie, parce que j'ai trouvé peu d'occasions favorables pour faire ce genre d'expériences. En effet, lorsqu'un chat est attaqué de

l'épizootie, il quitte la maison pour l'ordinaire; et si on le renferme dans une chambre, il devient difficile de le traiter. Lorsqu'on ne le renferme pas, il se fourre dans les lieux les plus obscurs et les plus cachés; si on veut lui faire avaler des médicamens de force, il s'irrite, présente les griffes et les dents, et sa morsure peut être dangereuse. J'ai essayé la saignée à la céphalique sur deux chats infectés, après leur avoir placé une muselière. Cette saignée étoit à peine achevée, que, rendus l'un et l'autre à la liberté, ils s'enfuirent, et je ne les ai pas revus.

Je plaçai un chat malade dans une cage percée de trous fort larges, afin qu'il pût être plus exposé à la vapeur du vinaigre. L'animal mourut peu de tems après; on auroit dit qu'il avoit été suffoqué.

Des chats malades, auxquels on avoit fait manger des soupes composées avec des substances stimulantes, ont eu leurs yeux et leur gueule fort enflammés, et la mort arriva chez eux plûtôt que chez ceux à qui on avoit donné des soupes rendues rafraîchissantes avec de l'huile d'olive.

§. XIX. *Conclusion de l'auteur relativement au parti à prendre pour terminer cette épizootie le plutôt possible.*

Je dois avouer que j'ai négligé de répéter de semblables expériences ou d'en faire de nouvelles, soit à cause des difficultés que je viens d'exposer, soit encore par la persuasion où je suis, qu'il faut de suite avoir recours au massacre de tous les chats infectés de cette peste, ou bien d'une toute autre maladie contagieuse, plutôt que de perdre le tems à rechercher des moyens curatifs, qui seroient au moins insuffisans, et ne s'opposeroient point à la propagation de la contagion. En un mot, mon opinion est ici entièrement conforme à l'avis que j'ai donné au gouvernement Piémontais et à l'administration départementale de l'Isère à l'égard de la maladie pestilentielle des bêtes à cornes (1). Il est à propos d'observer qu'il faut les enterrer très-profondément, sans quoi il pourroit arriver ce qui est arrivé à Turin, à Pavie et dans beaucoup d'autres villes de l'Italie, où la maladie s'est communiquée très-rapidement, et a fait d'autant plus de ravages, qu'on trouvoit dans tous les coins,

---

(1) Ce systême qui ne plait ni au vulgaire, ni aux mal-intentionnés, sera, j'espère, un jour adopté unanimement par tous les gouvernemens de l'Europe.

dans les greniers et dans les caves, des cadavres en putréfaction, qui méphytisoient horriblement toutes nos habitations.

La Société d'Agriculture et celle de Médecine de Paris viennent d'être informées que l'épizootie qui a fait le sujet de ce mémoire, loin d'être terminée, recommençoit ses ravages dans quelques départemens et même dans les villes. Ces Sociétés ont invité le professeur Huzard à prendre des renseignemens sur ce sujet et à faire toutes les recherches qu'il jugera convenables. Ce professeur répond avec trop d'empressement à l'invitation qui lui est faite, pour que je ne doive pas espérer que cet essai, que je viens de vous présenter, tout imparfait qu'il est, ne soit bientôt suivi d'un travail plus complet sur ce sujet (1).

P. S. Cette épizootie régnoit encore l'année dernière dans l'île de Zante. Je viens d'en être informé par le citoyen Rulhière, qui remplissoit alors à l'avantage de ce pays les fonctions qui lui étoient confiées par le gouvernement français.

---

(1) La Société de Médecine a chargé le cit. Bouvier, l'un de ses membres, de faire ces recherches conjointement avec le professeur Huzard.

De l'Imprimerie de la SOCIÉTÉ DE MÉDECINE,
rue d'Argenteuil, N°. 211.